

Adonis

cheminement du désir dans la géographie de la matière

Traduit de l'arabe par Anne Wade Minkowski
avec la collaboration de l'auteur

ainsi en a-t-il été —

des couteaux descendent du ciel,
le corps s'élance,
derrière lui, l'âme se traîne

ainsi en a-t-il été —

des marteaux de forgeron s'activent à l'intérieur du crâne
mutisme, dépérissement des races,
l'écriture : acide idéologique,
les livres : bourgeons mort-nés

—2—

où garder mes fêtes, celles qui survivent,
comment libérer mes ailes qui sanglotent
dans les cages de la langue,
comment habiter ma mémoire,
cet estuaire de débris en dérive

a

(il a nommé femme la langue
et amour l'écriture,
il a cherché les coquilles
des océans dans les paroles
de la huppe,
le signe ici mène ailleurs
que vers balkis et salomon)

poussera-t-il d'entre mes épaules une pierre ou une racine de pavot,
les bêtes emprisonnées en moi connaîtront-elles les routes de l'évasion,
devrai-je entrer en léthargie et trahir mes propres membres,
devrai-je colmater mes poumons avec du sable et m'aplatir, pierre noire
dans une éternité de soumission, devrai-je enduire mon corps avec
l'huile de la machine et me gaver de oui-oui, non-non

non, je n'ai de patrie que dans ces nuages qui s'évaporent
des lacs de la poésie

donne-moi asile, garde-moi, ô *dād**, *dād*, ô ma langue, mon foyer,
je te suspends, amulette au cou de ce temps
et en ton nom je fais surgir mes passions,
non pas que tu sois le temple,
non pas que tu sois le père ou la mère,
mais parce que je rêve de rire et de pleurer en toi,
de traduire mes entrailles,
de me serrer contre toi, de frémir,
de laisser claquer mes distances
comme des fenêtres entre les mains d'un vent
échappé des doigts divins

ainsi je me métamorphose en toi, je deviens souffle
exhalé de la bouche du ciel,
sifflant dans la vulve de la terre

ainsi je t'étreins et je dis :
tu es la chair qui a nom lendemain
et sur cette chair est jeté le dé de l'histoire

—3—

pour créer un miroir digne de m'être apparenté,
et pour y voir mon reflet,
pour inventer un vide assez vaste pour contenir mes terreurs,
je pense peut-être m'habiller d'un manteau
aux manches à moitié coupées,

* Le *dād*, d'emphatique, est une lettre particulière à l'arabe, souvent appelé « langue du *dād* ».

marcher avec un pied à demi nu,
peut-être essayerai-je de trancher les artères d'un nuage
pour étancher ma soif,
peut-être murmurerai-je : « la patrie », et il me suffira de raconter
l'histoire d'un derviche agonisant, de recouvrir sa tombe
de ma voix,
ou il se peut que j'essaye d'arracher la tour eiffel
et de planter à sa place
un arbre de jasmin damascène,
que j'invite adam à revenir sur terre afin d'y bâtir une maison
pour son amour
et faire la connaissance de ses enfants

voici le soleil, il peigne la tête du couchant,
des tavernes s'élèvent dans paris telle la vierge
en son assomption,
je convoque en assemblée les anges du secours musculaire,
je me compare à l'eau et je me verse
dans la cuve de mes chagrins, ou
je me compare à l'horizon
et je gravis les cimes de mes convoitises

je sais, nous ne mourrons qu'une fois
(pour combien de naissances)
et la mort n'est bonne qu'à être vécue

je sais, l'invisible est cette rose,
l'invisible est cette femme,
et le visage est l'envers du ciel

je sais, nuage par nuage
mes ciels remontent des paradis terrestres

bienvenue alors à l'histoire
et à ses atomes de poussière,
l'éphémère, comment peut-il désespérer
alors que le vent est son chemin

il n'était pas question de rencontrer richard cœur de lion
ou louis XIV,
ni même napoléon,
ainsi me suis-je trouvé libre,
revêtu de brouillard, me délectant du spectacle des chiens couchés
sur les seins des femmes,
mais je ne me rappelle pas avoir vu une seule étoile danser,
lire ou marcher
comme les étoiles de mon enfance,
j'ai dû m'imaginer les étoiles de kassabine pour me repérer,
tandis que je flânais de par les rues,
écoutant la plainte des hommes, fleuves sans embouchure,
déferler autour de la seine

il est venu au café (les deux-magots, je crois),
l'église saint germain des prés est venue avec lui,
et aussi un ciel à la colonne vertébrale paralysée,
et jean genêt voulait le convaincre de se réconcilier avec dieu
pour une raison qui ne l'a pas convaincu
(découvrir l'enfer du paradis),
puis arriva une terre qui refusait de voir le ciel
et des bateleurs qui escaladaient les étoiles,
vinrent enfin des voix pleines de lectures de l'inapparent
dans le tiers monde arabe

(comment persuader al-ghazâli
d'éclairer son esprit à la lumière
de nietzsche, pourtant je lui
rappellerai : tu voyages vers le
monde depuis sa création et tu
n'es pas encore arrivé)

b

(à orly le tiers monde a
l'air d'un éléphant boiteux
tombé d'une ombrelle qui
diffuse quelque chose comme :
« paris forge des alliances
nouvelles avec les astres et
apprend la révolution du soleil »,
sous l'effet d'une puissance
quelconque l'éléphant se méta-
morphose ensuite en ruisseau
de sang qui se répand dans les
maisons et les boutiques)

au café, indifférent au vacarme, je lisais nietzsche
et le croyais déluge,
oui, je dois m'abandonner au déluge du sens,
je dois fraterniser avec le soleil comme un tournesol,
je dois me livrer au nénuphar du désir dans le lac du corps,
je dois vider mon âme, enfant que je prépare pour l'avenir

—6—

as-tu vu le poète, son visage se confond avec le matin,
il mêle ses pieds à la nuit,
l'as-tu vu, adossé à la lumière, essayant d'enflammer l'eau,
as-tu vu comment ses feuillets deviennent couronnes pour le vent

c

(... dans un lieu en forme de moulin à vent, là où le temps est mur de paroles dont le mortier se dissoudra comme de l'encre,
... statue en papier de don quichotte solitaire,
statue de son cheval solitaire,
et l'air — huppelandes accrochées au ciel couleur de plomb)

la luxure s'emparait du trône,
des loups à l'affût de leurs proies, tapis dans la fourrure des mots,
jaillissaient des fables de la fontaine,
des vagabonds prenaient pour oreillers des cols de bouteilles vides,
certains brocardaient mallarmé,
certains rêvaient de rimbaud,
d'autres lisaient le marquis de sade,
et des cordes vocales
tendues dans des arbres plaqués sur le visage de l'espace
vibraient de présages

rimbaud,
comment traverserai-je ce monde blanc, moi dont le corps est prophète
et la maison désert,
comment expliquer avec des mots qui viennent du monde
une lumière qui vient de son au-delà,
il le faut, il le faut —
j'inventerai ma propre éthique,
de ma mort je ferai un poème inaugural

ils préparent leur poussière nucléaire,
nous répétons le requiem des morts,
de l'eau au sable, du sable à la neige,
le monde entier est un poisson à pêcher

d

(... voici ce qu'on a dit de la
contagion et de la pourriture
des ovaires du temps : outils
qui transforment l'humanité en
bouillon de couleur pourpre,
dans un orient meublé de dieux
dont nous n'apercevons que les
sabots cornés, dans un occident
qui ne lit plus que ses intestins
et ses canines et s'éclipse
sous les silos de grains
empoisonnés)

l'orient est blessure et la politique purulence,
mais il pleuvra aussi sur l'occident,
il pleuvra sur des maisons où poussent les herbes
du diesel et de l'uranium,
et la pluie sera fangeuse et noire

oh, la chienne du monsieur qui pisse sur la tête des invalides
oh, le chien de la dame qui crotte sur le coussin de l'arc de triomphe

un mort a donné, un mort a pris,
et celui qui tient mon âme dans ses mains,
et celui dont je tiens l'âme
entre les miennes,

tous d'eux s'unifient au chœur
des mots
sur le rebord du précipice,
ce monde est-il autre
que celui que je vois

et vous, ô planètes gravitantes,
actionnées par des ongles, je vous
invite au banquet de l'épreuve,
l'histoire est pimentée par des
herboristes qui ornent les épidé-
mies, et tout travail est coup
d'épée dans l'eau

ici, où on construit les nids de la
gauche et où c'est la droite qui pond,
je regarde le temps s'accumuler en
monceaux de poudre blanche,
tandis que
je mesure les hauteurs que peuvent
atteindre les oiseaux du rêve et que
la mosquée du cinquième fait ses
ablutions en pénétrant la blancheur
de la prière, et au matin, lorsque
le boulevard saint-michel tousse et
que ses entrailles se heurtent aux
semelles des passants, il est beau de
voir le ciel glisser d'entre mes
épaules et un chat miauler à l'oreille
du vent

dans paris, je distingue à peine
deux personnes : l'une rêve, perdue
dans les chemins de mai 68, l'autre
s'allonge parmi les velours du XVI^e
siècle

e

(de toutes parts, des nuages
noirs accourent, les fêtes
survivantes sont près de mourir,
l'atome est une mouche qui
bourdonne en grim pant sur le
front du temps, ô pain secret
dévoré par les rats de la
cybernétique)

f

(il faut que le poète de
l'occident s'habitue, lui aussi,
à pleurer sur les vestiges
et à écrire sur le sable,
à unifier la thériaque et le
poison, il faut qu'il apprenne, lui
aussi, comment résoudre
l'insoluble, comment rendre
grâce au vent)

g

(« quelles femmes, quels livres »
s'exclame l'hôte révolutionnaire
qui aussitôt se perd comme un
point dans la ligne, dans la
marge, « ta gorge est-elle bouchée
par ce ciment, ton déluge a-t-il
décrû dans ce café,
cet atlas-occident,
que peut-il emmagasiner
d'autre pour ton désert que le
sable, et pourquoi ta voix ne
peut-elle être entendue que si
elle émane du roseau qui pousse
autour des sources encore vives
dans ta terre généreuse ? »
hôte mystérieux, ne t'étonne pas,
je t'en prie, si je te dis :
« travaille avant que la mort ne
t'accueille, afin de mourir non
comme le papillon mais comme la
rose »)

comment alors réconcilier la cendre
de paris avec notre soleil qui saigne
goutte à goutte, comment accorder
les rives de notre méditerranée
commune, alors que nous trébuchons
contre les empereurs de l'absurde
et que nous révoquons l'autorité du sens,
comment harmoniser la tour
eiffel et l'obélisque égyptienne de
la concorde ? je jure que la première
est froide et à demi-morte, je jure
que la seconde est la plus belle des
amantes et que sa silhouette est
l'alef véritable, je jure que l'humani-
té n'a pas connu nudité plus
éblouissante

— 10 —

paris,
ta lumière est près de me trahir
(elle s'accroupit, elle avance
appuyée sur deux cannes), dirai-je
au tapis de l'imagination :
« emporte-moi »,
je descends à montmartre, sur
le seuil du sacré-cœur, dans une
soucoupe ovale portée par un
mouton de jérusalem,
je fais la connaissance de jacques
simon qui élevait des chèvres dans
sa chambre, je vois des personnages
tels monsieur besson et son épouse
qui toilettent les animaux et pré-
parent leurs funérailles, je visite
un cimetière (secret — car on craignait
que les cadavres ne fussent déterrés),

h

1 — (dis que le temps est venu
avec ses tables, que la vie
est son caillou à cuisiner
et la mort sa viande crue)

2 — (dis que la parole est calife
des feuilles, prophétie du
vent)

je m'assieds dans des cafés qui rappel-
lent le café des aveugles sous les
arcades du palais-royal, avec des gens
exténués qui gonflent les heures
comme du coton

paris,
j'ai rassemblé dans mes membres
tes lointains dispersés et pour toi
j'ai inventé un corps nouveau

(l'âme est un spectre muet,
seul le corps peut dire le corps)

me voilà épiant les pas du bossu,
non pas le bossu qui portait
notre-dame endormie
mais celui qui apparaît
chaque jour, spectre rampant au
niveau des trottoirs
de saint-michel sur quoi
s'arque la nuit dans le cinquième
arrondissement, là où la virilité
est un parc d'animaux et la féminité
jardin des plantes androgynes

je dis à voix basse : « spectre » et
j'interroge : « nerval, la corde
était-elle douce, aussi douce que
tu le souhaitais »

verlaine, regarde, c'est le bras de la poésie qui dégringole du sommet
de l'opéra, emportant la lyre dorée,
regarde encore, voilà qu'elle se brise là où passa ta dépouille en route
pour sa dernière demeure,
tes fêtes galantes accompagnaient le carrosse qui transporta berlioz
jusqu'au cimetière montmartre, elles l'écoutaient hennir l'adieu,
à voix basse je dis : « spectre » et je me dirige vers saint-germain des
prés pour saluer apollinaire, salut à toi aussi, ô spectre, salut

i

(sur la stature d'andré breton
il prend le ciel crucifié et
laisse une étoile trahie par
la lumière du surréalisme
pleurer dans ses bras)

j

(le phénix n'est pas l'estomac
mais l'imagination, à quoi cela
sert-il alors de frapper la tête
de marx comme on frappe à une
porte, de lui grimper dessus
comme sur un escalier que l'on
veut monter, si le désir doit
rester désarmé, si le rêve doit
rester rivière gelée)

en grand désarroi il a prononcé
ce sermon, place de la bastille

(danton, saint-just, robespierre
et tous leurs descendants se
trouvaient dans l'assistance,
une voix s'éleva qui disait :
« à bas le vide qui avale le moi
et le gosier », tandis que d'autres
voix répétaient : « amen »)

la tour eiffel

notre-dame

le louvre

(est-ce un rêve, la tour eiffel n'est plus à sa place et voici que le louvre se dirige vers la rive orientale de la méditerranée comme s'il voulait lui aussi suivre les pas d'alexandre le grand, et voilà notre-dame qui s'endort en récitant ses prières et en tapotant les épaules du ciel afin de les prendre comme oreillers pour ses rêves)

la tour eiffel

notre-dame

le louvre

la mosquée du cinquième

(est-ce une statue qui a voulu me convaincre qu'une vierge de l'occident est celle qui la première fut enceinte de la raison, de qui sont ces paroles : « ainsi parlait l'estomac — nous appelons adversaires l'orient et l'occident, et arbitre la poussière », je regarde les visages et je dis : « l'inanimé n'est pas dans l'inanimé mais dans l'homme »)

notre-dame

la mosquée du cinquième

pleure, ange de l'enfer,
désormais tu ne trouveras plus de visiteurs à savourer rôtis,
légion par légion, toutes les bêtes vont au paradis,
celles qui parlent comme celles qui restent muettes

ainsi en a-t-il été —

et que la mémoire des lignées éclate

abû nuwâs

baudelaire

des créatures de l'ordre humain,

des anges figés dans les

douées de la parole mais qui ne parlent pas,
et ce n'est pas pour cause de mutisme
ou de quelque défaut organique,
au désert — gaz à razzier,
la guerre est déclarée,
par celui-ci, par celui-là,
non pour se libérer, mais pour rester esclave,
et voici une main qui dépouille l'air
de ses vêtements
et l'habille de vêtements nouveaux,
et voilà une maison vers laquelle
mon cœur me conduit

mon corps, j'ai fait connaissance
avec lui,
comme s'il n'était pas mien,
la nuit était si belle que je ne pouvais
distinguer entre elle et mon siroual,
et dieu, lui-même, était mouillé
de la sueur du siècle

ainsi en a-t-il été —
éclate, ô mémoire des lignées

al-mutannabi

marteaux pour les clous
de la doctrine,
proies poursuivies par les souris

créatures à têtes de poulets,
à silhouettes de géants,
dans des royautés-courtisanes
un personnage porte une fourche
qui porte une tête,
symbole de son pouvoir,
lambeaux de chair et têtes
sont accents et virgules

encoignures de notre-dame,
il leur faudrait des corps
féminins pour savoir comment
marcher dans les airs,
air qui refuse de se mouvoir
si tu ne lui insuffles de ton
âme, là où les femmes sont
jarres à demi-brisées dans
des couches cachées sous les
voûtes de la seine, et les ponts
sont leurs rêves flottants,
là où la raison électronique
se drape dans la cape de krishna
et le minotaure noir s'installe
entre les seins de la femme
blanche, là où les anges de la
sagesse sortent de leur prison
et se ruent pour étreindre les
anges du désir, dans un chaos de
signes, et chaque signe est
glossaire

hugo

dans un temps-filtre d'où s'écoule
d'un seul jet le sang de
l'assassiné et la salive de
l'assassin

chaos où se mélangent les choses,
animaux empaillés qui courent,
purchassés par des enfants
aveugles

têtes qui rappellent la tête
d'orphée, sauf qu'elles ne
flottent pas dans l'eau
mais dans la fumée

fables qui palpitent entre les veines
dans une histoire enroulée sur une
bobine pour être conservée

dans un cri qui ne sort pas
des lèvres, tu vois des mains
s'agiter mais tu ne vois pas
de corps

loués soient la cellulose
et le camphre, des pieds qui
dans le même instant se déplacent
vers la droite et vers la gauche

travailleurs revenant chaque
nuit à leurs cabanes, portant
des tiges qui ne sont autres
que les jambes des sans-travail

les états du corps suivent-ils vraiment les états de l'âme,
à beyrouth, j'interrogeais cet homme qui ne cessait de me répéter
la même phrase, chaussé de pantouffles rouges, il chevauchait une
sauterelle et criait : « vaine, vaine est la vie »

non, non, mon corps aime la pâleur du ciel
et mes rêves changent de parcours,
j'imagine que cette créature avançant comme un piège,
longeant les berges de l'euphrate et du nil
en même temps qu'elle côtoie la seine, l'HUDSON et la tamise,
n'avance pas vraiment mais erre somnambule
afin de mieux connaître ses membres
louée soit toute ambiguïté,
devrai-je attendre la montée en épi d'une autre semence

— 13 —

ma passion est pleine de semences issues secrètement de nietzsche,
et souvent dans les traces d'héraclite j'ai reconnu mes pas,
cela parce qu'il y a dans mes tristesses un rappel des feuilles du laurier
et qu'entre mes épaules se dresse une voile dont j'ai vu la pareille
une fois, en méditerranée, au voisinage de l'île d'arwad (étrange que le
nom de cette voile ait délaissé ma mémoire),
parce que je poursuis la pointe d'un atome
s'enroulant sur lui-même comme un oignon
puis se décomposant en son dans une corne ecclésiastique,
parce qu'il suffit, de nos jours, pour former un corps humain,
de mélanger les pattes d'une fourmi avec une tête de sauterelle
(pour former son âme, choisis ce que tu voudras
parmi toutes ces matières qui remplissent les boutiques),

parce que la puissance du ciel s'incline toujours
devant le siège de Jeanne d'Arc,
elle dont l'épée ne cesse d'égoutter une eau qui guérit les lépreux,
parce que l'estomac du siècle se réclame de Néron,
parce qu'à la lecture de quoi que ce soit touchant à la liberté,
j'ai l'impression de pourchasser un rat tricolore
qui lui-même pourchasse un chat à deux queues et trois ailes

— 14 —

le corps de Paris se dessèche-t-il, me suis-je demandé
tandis que je recevais au Champ-de-Mars un astre
qui subitement se transforma en duvet de mimosa
et que des étoiles de mots,
des mots petits comme la croupe de Marie-Antoinette,
se mirent à graviter autour de lui,
et les arbres ne croyaient pas les fleurs,
et les fleurs ne faisaient pas confiance au soleil,
seul le vent était indifférent
et la poussière l'applaudissait

il me sembla, en regardant la tour Eiffel,
qu'une petite fille la soulevait dans ses bras
(ce que Lewis Carroll a omis de dire),
les visages aux alentours avaient la forme de nuages
aux couleurs changeantes,
les têtes n'étaient ni lunaires ni solaires,
plutôt affiliées à une autre planète dont j'ai oublié la description
(j'interrogerai le dictionnaire à ce sujet),
ô les paradoxes, qui seuls sont logiques,
ô les contradictions, en lesquelles seulement
nous pouvons voir l'unité

dès que s'apaisa mon étonnement, je me dis, rassuré —
Paris,
dans un instant peut-être, lorsque j'aurai pénétré les entrailles
de la nature en récitant le nom de tes rues : rue des cascades,
rue des ruisseaux, rue des peupliers, rue des acacias, rue des saules,
rue des amandiers, rue des marronniers, rue des cerisiers,

rue des mûriers, rue des pruniers, rue du figuier, rue des rosiers,
rue des tilleuls, sans oublier la rue de mouzaïa
et ses résonances arabes,
dans un instant peut-être, je réunirai tes voyelles
avec celles de mon nom,
laissant les consonnes à leur sommeil céleste,
ou peut-être j'en tisserai une natte que ponge lui-même
ne pourra distinguer d'une aile

— 15 —

elle dit que...
je dis soit...
je jette mes plumes dans un fossé sillonnant le visage de la lune
et je fais don de mes souvenirs à une ride dans le cou de la seine,
coule, ô fleuve, emporte la poussière et ses saisons,
n'oublie pas cet autre fleuve qui coule entre toi et toi-même,
prends garde au féminin en toi qui n'apparaît qu'au masculin,
prends garde à l'être qui t'habite et qui insinue
qu'il t'a rendu parfait,
coule, ô seine, vague qui invente ses alluvions d'hommes
et d'autres débris,

et je regarde couler la seine,
charriant son limon d'arabes et de
portugais,
son limon d'afrique et d'asie
et d'autres labyrinthes,

charriant les glas de l'europe
que la mousse recouvre déjà,

je la vois couler,
coulent avec elle les chevaux
du moyen âge, les carrosses
de la renaissance, les marionnettes
de la modernité, coulent les voix
de baudelaire et lauréatmont,
nerval et hugo,
rimbaud, mallarmé et picasso,

k

(le temps vient avec ses fauves,
mais comment les dompter,
le temps vient avec ses abîmes,
mais saura-t-il y trouver
son reflet,

le temps vient avec ses guillotines
et tout se met à trembler,

je crois que c'est ton nom,
ô temps, qui se blottit
dans ma gorge,
comme une voix vomique)

elle coule — révolutions et histoires
s'effritent dans ses remous
comme pain rassis

je dis que...
elle dit soit...
coule, ô fleuve,
fais asseoir les extrêmes du monde
sur tes genoux et présente-leur
le dernier souffle d'air,

l'eau est désir,
plongeurs qui improvisent le plaisir,
et la volupté s'empare des rives

l

(la vie s'attarde entre les pas
de l'homme, est-ce pour cela
qu'il salue la matière nichée
autour de lui comme si elle était
sa mort anticipée,

est-ce pour cela qu'il répète
sa question : ce monde ne
pourrait-il se coucher dans des
lits autres que des lits
d'assassinat)

— 16 —

c'est mon désir qui chemine
dans la géographie de la matière,
et voilà que les secondes
s'épanouissent dans les lits de
l'espace
tels des organes sexuels,

au cours de ma marche,
chaque matin,
depuis la rue de Lourmel
jusqu'à la rue Miollis,
je lis le livre des océans
dans la goutte d'eau,
je touche la lumière qui travaille
comme la charrue et je découvre
comment le poète demeure enfant,
même s'il a l'âge de l'horizon,

m

(ni l'orient ni l'occident
n'appartiennent à dieu —
goethe, excuse-moi —
et voici que le nord s'engouffre
dans le gel de la mémoire,
et chaque fois que le sud croit
être guéri de ses maladies,
il entre dans une maladie nouvelle,
puis il se résigne en répétant
ce refrain : la joie est l'amie
la plus intime de la tristesse)

n

(pour quelle raison ses pieds
connaissent-ils mieux la seine
que barada et l'euphrate,

quel fou, il aime l'homme
plus qu'il n'aime la terre
et la terre plus que la patrie)

je n'hésite plus à dire :
« le je et l'autre
c'est moi »,
et le temps n'est qu'un panier
pour cueillir la poésie,

soudain, je rencontre rimbaud
et nous renouvelons notre pacte :
le voile lui-même est lumière,
l'occident est un autre nom
de l'orient

— 17 —

non, mon corps n'est ni cygne
ni nénuphar
mais sous mes cils dort une ophélie
qui me découvrit par erreur,
alors que mes rêves étaient lacs
déments,

je me donne maintenant
des conseils
à voix haute, devant hamlet :
il me faut être sage,
me rappeler toujours qu'amour
et souffrance
sont d'une même famille,
cesser de me préoccuper
du jour et de la nuit,
de la lune et du soleil,

il est vrai que l'amour enseigné
par hamlet est guerres multiples,
et il faut de temps à autre
qu'une tempête se lève
dans le corps
pour réordonner les membres,
ainsi les rafales me commandent

o

I — (reste que la seine prendra
la route de l'orient,
le signe ici indique autre chose
que les « dons divins » célébrés
par goethe dans son *divan* —
le turban, la tente, le sabre
et le chant,
reste que son eau, comme l'eau
de l'euphrate, est brassée
avec la lumière des astres)

II — (reste que nous élevons à
la sagesse un autre pilier,
que nous fabriquons des navires
spatiaux, non pour aller sur
les planètes mais pour regagner
nos maisons,
que nous inventons des animaux
aîlés pour transporter gratis
tous les pauvres qui rêvent
de tourner autour de leurs
lieux saints,
reste que nous avons à apprendre
comment transformer le vent
en dé qui abolira le hasard)

de déployer mes horizons
tels des continents,
ainsi ai-je veillé ce soir
sur les troupeaux des rues
dans paris,
et voyant des jets de flamme jaillir
du ventre des bâtiments,
j'ai murmuré :
« rien ne me remplit de clarté
comme cette obscurité »

me voici —
exhalé de ma lignée tel le parfum
d'une rose flétrie,
j'ondoye, je me multiplie,
pareil aux abeilles je fabrique mes
rayons,
et soudain la vie est froide,
à peine si elle est blessure,
je ne vois plus que des machines
se bousculant dans des étendues
de souffles humains,
et il n'y a ni jour ni nuit,
seulement un ruban continu
d'instant discontinus,

l'extérieur n'est pas mon foyer,
l'intérieur m'est étroit,
parfum d'une rose flétrie
je m'exhale de ma lignée,
je ne veux pas nommer,
je veux être homonyme de la lumière,
je ne veux pas m'attacher,
je veux être synonyme du vent

III — (comment attrape-t-il
ce repos-poisson dans l'eau
du siècle,
comment habite-t-il son corps
qui se vide de sa propre substance,
comment se décompose ce corps
visible fait de sa parole,
ce corps soutenu par les colonnes
d'une langue invisible)

(ADONIS, Paris, fin 1986 - début 1987)